

— Ils sont allés se promener avec monsieur le curé. Ils rentreront avant la nuit ?

— Cela dépend. Il est possible qu'ils se rendent tous trois chez notre seigneur. M. le baron de La Lézardière.

— Oh ! oh ! De simples paysans seraient reçus chez leur seigneur ?

— Oui, monsieur, je suis porté à le croire, parce que déjà M. de La Lézardière a daigné faire la partie avec eux chez monsieur le curé. On a toujours de la considération pour des personnes qui reviennent de loin comme du bout du monde. Et ces messieurs sont allés au château, ils y dîneront, feront la partie et il est probable qu'ils rentreront tard.

— Alors il faudrait remettre à demain mon entrevue, dit Postel. Y a-t-il loin d'ici au château ?

— Une bonne demi-heure.

— Eh bien, pour tuer le temps, je vais me promener de ce côté. Veuillez m'indiquer le chemin.

L'aubergiste s'empressa de lui donner la direction à suivre ; et, tout en songeant à ce qu'il avait à faire, l'exempt se dirigea vers la demeure seigneuriale.

VI

AU CHATEAU

« Si seulement je pouvais voir ce Jean Bourguignon, » pensait-il. Malgré tout ce qu'on lui avait dit, il doutait et il eût craint de procéder sans preuves certaines. Après tant de déceptions et de mésaventures, il serait devenu la fable de Paris s'il avait pris pour Cartouche un honnête paysan de Bray-sur-Seine. Si Jean Bourguignon était son homme, il lui suffirait de le regarder dans les yeux pour le reconnaître et, en ce cas, avec un peu de prudence et de patience il était certain de s'en emparer.

Les pouvoirs dont il était porteur l'autorisaient à requérir partout et quand il lui plairait la force publique. Les autorités préposées à la police devaient lui prêter main forte.

Il n'y avait que chez M. de La Lézardière qu'il n'aurait pu s'introduire au nom du roi et procéder à l'arrestation des deux bandits. Le seigneur sur sa terre avait droit de haute et basse justice. A quelque distance du château une potence, au bas de laquelle se voyait une profonde citerne recouverte d'une grille, proclamait ce droit.

— Ah ! soupirait Postel en lorgnant cet « arbre sec, » ce serait bien dommage si on les accrochait là, quand la Grève les réclame.

Puis, s'approchant des antiques murailles, il se creusait la tête pour trouver un stratagème qui lui permit d'en franchir le pont-levis.

Si, comme dans les anciens romans, un orage terrible l'avait obligé à demander l'hospitalité, c'eût été bien agréable... Si seulement un serviteur du château fût sorti et eût fait avec lui un bout de conversation... Mais le temps était superbe et le vieux château muet et clos semblait inhabité.

Pendant plus d'une heure il se promena ainsi de long en large.

Mais, tandis qu'il monte la garde, voyons ce qui se passe à l'intérieur du château. La cour d'honneur est déserte. Dans une écurie, dont une partie a été transformée en étable, le palefrenier étrille les deux chevaux de selle du baron, et le cocher assis sur le coffre à avoine tresse la mèche d'une cravache. Ce cocher faisait en réalité le service d'écurier.

De la cour d'honneur, en montant six marches, on pénétrait,

dans la salle d'armes. Là jadis se tenaient les hommes d'armes du seigneur, gardiens de trois portes donnant accès : — en face dans la salle des réceptions solennelles, où l'on voyait sur une estrade le fauteuil de chêne surmonté de la couronne à cinq perles ; à droite dans la salle des banquets où l'on offrait le vin d'honneur ; à gauche dans le grand appartement du sire.

Dans les pièces démeublées et sombres du grand appartement on ne rencontrait plus personne ; leurs cheminées immenses auraient brûlé le dernier bois de hêtre du domaine sans réchauffer les murailles de dix pieds d'épaisseur.

Le baron avait donc abandonné le rez-de-chaussée pour le premier étage. Deux escaliers, contruits à chaque extrémité du corps de logis, y conduisaient. Le baron l'avait enrichi de ses meilleurs meubles et de ses plus belles tapisseries.

Ce second appartement orné d'un luxe féodal de plusieurs siècles, parfois un peu barbare, composerait de nos jours un curieux et magnifique musée.

De riches armures, des épées à deux mains, des lances, des haches d'arme, des masses, des épieux pour la chasse aux sangliers et aux loups, des trophées de chasse ornaient plusieurs pièces.

La vue de ces engins de guerre ranimait chez Cartouche et son lieutenant les instincts belliqueux. — « Nous n'aurons pas besoin d'emporter d'armes, se disaient-ils, le jour où nous voudrons nous emparer du château. »

Après avoir traversé les salles des armures et des « nappes » (salle à manger), le visiteur était introduit dans celle dite des tapisseries, dont les murs étaient tendus de broderie exécutées par des châtelaines des quinzième et seizième siècles. C'était là que M. de La Lézardière faisait dresser sa table de jeu.

Depuis plus d'une heure, le baron et ses invités jouaient avec passion, quand le cocher vint prévenir son maître qu'un étranger sollicitait l'honneur de le voir pour lui remettre en mains propres une lettre d'un magistrat de Fontainebleau.

— Quel magistrat ? fit M. de La Lézardière avec humeur.

— Il ne me l'a pas dit, monseigneur.

— Fais-le entrer.

Et presque aussitôt un homme de haute taille, dont le costume de caractère équivoque n'indiquait point la qualité, apparut à l'entrée de la salle des tapisseries.

Tout en faisant les plus humbles courbettes, cet étranger (en qui vous avez reconnu Postel) s'avança vers la table de jeu.

Les regards de Cartouche et de Balagny se croisèrent avec les siens. L'exempt et les bandits se reconnurent.

— Monsieur le baron, dit Postel, vous mettriez le comble à vos bontés en daignant m'accorder deux minutes d'entretien particulier.

Le baron posa ses cartes avec humeur, se leva et invita l'inconnu à le suivre.

— Que veut-il ? fit Balagny à l'oreille de son ami.

— Il veut mourir, répondit tout bas celui-ci.

Dans une pièce voisine La Lézardière avait avec Postel le colloque suivant :

— Qu'avez-vous à me dire ? fit le baron, et d'abord qui êtes-vous ?

— Monsieur le baron, je me nomme Postel et je suis exempt du Grand-Ohâtelet. Monsieur le lieutenant général de police m'a chargé de rechercher et arrêter le bandit Cartouche et son lieutenant qui ont quitté Paris depuis quelques jours. Par suite de circonstances dont il serait trop long de vous instruire, j'a